

**LES ROMANS POLICIERS
DE MANUEL VÁZQUEZ MONTALBÁN(1974-1981) :
FILATURES ET PLAISIRS.**

Claire PALLAS, Université de Paris III.

Les lignes qui suivent ne prétendent pas exposer ex cathedra de vérité définitive ou exhaustive sur le plaisir et sa diversité. Elles s'efforceront d'inscrire un cadre d'étude plausible de ses manifestations, pour le moins intelligibles, dans l'exercice d'un art consommé, la littérature, et plus spécifiquement, d'un genre (le roman policier) et d'un auteur (Vázquez Montalbán).

Plutôt que de disserter sur l'existence du plaisir dans telle ou telle période de l'histoire, nous nous attacherons à observer dans quels registres il peut prendre vie, sous quels arcanes il peut se retrancher.

Le plaisir est d'abord celui de chacun et de tous : le plaisir pour un dictateur d'inféoder une nation (il ne nous appartient pas ici d'élucider les raisons profondes qui l'orientèrent dans cette direction...). Le plaisir de l'appareil d'état qui met en œuvre la féodalité dans ses aspects institutionnels, juridiques et répressifs.

Le plaisir du peuple à subir (en cultivant un autre plaisir de mémoire, celui du temps où...). Le plaisir du peuple à refuser de subir (en cultivant un autre plaisir projectif, celui du temps où les choses ne seront plus ce qu'elles ne doivent pas être...).

Le plaisir, enfin, qu'il reste à chacun de jouir de la beauté des espaces intérieurs et extérieurs, naturels, culturels, émotionnels. Le plaisir profond de la famille, du clan, de la

région ou de la religion retrouvés, au sein desquels s'ouvrent et se recroquevillent successivement les lieux d'agrément que chacun cultive et partage.

Les plaisirs, intimes ceux-là, désespérés parfois, transcendés peut-être, déviés, infantilisés, lorsque chacun, partie d'un tout souffrant (la nation ?), obéissant à un devoir de survie, se cantonne, se rétrécit, en espérant retrouver devant sa porte l'expression de l'horizon prometteur que semblaient augurer les premiers espaces de joie de l'enfance.

Un jour le destin bascule. Le tyran n'est plus... Quoi de plus encombrant que la liberté ?

Cette étude porte sur un objet culturel que l'existence et la reconnaissance affirmée permettent d'observer comme fait saillant de la réalité socio-historique d'une suite de moments clés des trente dernières années.

Il s'agit ici de suivre (voire d'enquêter sur) les voies qu'emprunte le plaisir dans l'univers de Vázquez Montalbán, plus précisément dans la série de romans policiers dont le héros – Pepe Carvalho – bouscule la vie de tous les autres personnages. L'écriture de ces ouvrages s'agence chronologiquement au fil d'une période qui s'inscrit de 1974 à 1981 (notre réflexion porte sur *Tatuaje* (1974), *La soledad del mánager* (1976), *Los mares del sur* (1979) et *Asesinato en el Comité Central* (1981). Toute coïncidence avec une succession de moments décisifs pour l'Espagne devra être considérée comme volontaire et assumée.

C'est pour échapper à l'ennui que Montalbán avoue avoir commencé à écrire, dans les années soixante-dix, des romans policiers :

Nos aburría tanto lo que escribían los otros e incluso lo que escribíamos nosotros, que hicimos lo que haría cualquiera en este caso. Escribir lo que nos gustaría leer. Y como reacción a la literatura merodeante que se llevaba en el tránsito de los años sesenta a los setenta, a manera de expiación contra el período de literatura clandestino-política-intervencionista, nos salieron historias en las que intervenía la aventura y el delito, porque eran las historias que más nos habían impresionado en el cine o en las novelas policíacas baratas¹.

Dans *L'Espagne au XXe siècle*, Jacques Maurice et Carlos Serrano dressent un bilan similaire de la période. Pour un certain nombre d'écrivains (dont Vázquez Montalbán), le roman policier constitue, en effet, au cours de ces premières années de la Transition, le genre privilégié – en réaction, notamment, à l'excès de formalisme en vigueur à l'époque – de l'expression du plaisir retrouvé de la narration :

En réaction aux naïvetés d'un réalisme social révolu, mais aussi aux recherches formelles exacerbées, un pan entier du roman espagnol du post-franquisme a ainsi opté pour les plaisirs de la narration.

¹ Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, *Negro como la noche*, Madrid, Júcar, 1991, p.7.

Quintessence de ce « retour au récit », le genre du roman policier, mal vu sous le franquisme et à présent utilisé et subverti, offre sa trame au premier succès d'Eduardo Mendoza (*La verdad sobre el caso Savolta*, 1975) ou son statut à la série du détective Pepe Carvalho de Manuel Vázquez Montalbán².

De fait, en 1974, *Tatuaje*, premier opus des aventures du détective Pepe Carvalho, constitue une grande nouveauté. Genre littéraire quasiment inexistant en Espagne à l'époque, véritable provocation à l'égard d'une littérature alors très influencée par la revue *Tel Quel* (dont les « adeptes » seront d'ailleurs raillés dans la série), le structuralisme et les théories linguistiques, ce roman obéit, avant tout, au désir de « raconter une histoire ». Écrit, de l'aveu de Montalbán lui-même, « en quinze jours, comme un amusement, à la suite d'un pari contracté dans un état éthylique »³, *Tatuaje* signifie une rupture revendiquée par son auteur : « Récupérer une littérature qui racontait une histoire, avec une intrigue, des personnages et leur psychologie constituait un véritable acte de rébellion. En écrivant un polar, j'étais assuré de créer une rupture »⁴.

Le plaisir dans la narration pourrait bien s'inscrire de façon réactive, à contrario des pratiques littéraires de l'époque.

Quelles sont dans ces quatre histoires de « gendarmes et de voleurs »⁵ les traces de circonvolutions du plaisir ? Comment s'exprime, de l'auteur au lecteur, le possible partage du compte rendu d'émotions ?

Le plaisir de lire existe pour tout lecteur qui lit un ouvrage avec satisfaction. Nous allons observer ce qui fait source de plaisir pour le lecteur dans la série des Carvalho et comment Montalbán a donc, en amont, éprouvé du plaisir à nous faire partager les siens.

Si le cycle des aventures de Pepe Carvalho a suscité un grand engouement en Espagne, et bien au-delà, c'est que la lecture de ces ouvrages permet à un très grand nombre de lecteurs de trouver une ou plusieurs occurrences d'adhésion à la proposition de partage du plaisir. Y aurait-il du plaisir à lire Montalbán ? Y trouverait-on – comme ce fut le cas pour Marlowe, Poirot, Holmes et consorts – de quoi émouvoir une multitude de lecteurs ?

Le premier lecteur de l'œuvre est l'auteur. Si, quel que soit le monde fabriqué, nombreux sont ceux qui trouvent un ouvrage agréable et, donc, le revendiquent comme un objet qu'ils

² Jacques MAURICE, Carlos SERRANO, *L'Espagne au XXe siècle*, Paris, Hachette, 1992, p.218.

³ Gérard de CORTANZE, « Manuel Vázquez Montalbán, les paradoxes de Pepe Carvalho », *Magazine Littéraire*, n°334, juin 1996. Cf. également l'article de Santos ALONSO, « La Transición : hacia una nueva novela », *Insula*, n°512-513, Madrid, 1999. Ce dernier souligne que la publication de romans tels que *La verdad sobre el caso Savolta*, d'Eduardo Mendoza (1975), a signifié la possibilité de retrouver le plaisir de lire : « [Mendoza] trajo consigo otra recuperación inmediata : el ya casi olvidado placer de leer novelas. Era una respuesta contundente al exagerado formalismo anterior y a su lenguaje discursivo ».

⁴ Gérard de Cortanze..., p.62.

peuvent s'approprier culturellement et intimement, c'est donc que cet ouvrage recèle peut-être en son sein un foisonnement de plaisirs appréciables à l'envi.

Dans la multitude des plaisirs rapportés, on observe l'importance que prend une certaine oralité, dans la mesure où les plaisirs évoqués sont de l'ordre d'une délectation au remplissage, à partir des sens disponibles comme réceptacles.

Les yeux comme médiateur de plaisir

Tatuaje s'oriente vers une prédilection pour des plaisirs confinés à l'oralité. Ce stade de plaisir oral semble être dévolu à une possibilité autorisée du plaisir infantile dans lequel sont peut-être maintenus les peuples soumis à un dictateur. Cette incidence pourrait bien être celle d'une certaine partie de la population qui ne s'autorise à exister que soumise à l'autorité, opérant une déviation ou un blocage dans une certaine expression du plaisir.

Le roman s'ouvre ainsi sur une scène où prime le plaisir des yeux. Un inconnu regarde, avec la délectation du prédateur, une jeune fille en train de se baigner dans la mer :

La muchacha dorada se había zambullido desde el patín y el hombre aceitunado y calvo braceó energicamente para acercársele, presenciar su vuelta a la superficie, sorprender el brillo de la carne húmeda [...]. Prosiguió la cacería visual [...]. Nadie podía prohibirle mirarla, llenarse la retina de aquella carne justa, vivificada por la sal y la restallante claridad⁶.

Le plaisir est ici celui du voyeur : « En la retina le quedó la imagen de un trasero pugnante bajo el guardapolvo azul »⁷. Ou encore : « Volvió a palparla con la mirada »⁸.

Carvalho n'échappe pas à la règle. Le plaisir est avant tout l'affaire des yeux (dans *Tatuaje*, autocensure aidant, le sexe est seulement suggéré). Grand voyeur devant l'éternel (« [goza] como un mirón »[...], « tenía hambre y ganas de emociones visuales »)⁹, Carvalho semble davantage fantasmer qu'il ne passe à l'acte : « Carvalho se despidió de los muslos de la camarera con una mirada de ladrón de carnicería ». En présence d'une femme qu'il essaie de séduire et dont il apprécie « la consistencia visual que ofrecía aquella carne », il est face à sa proie: « le hundió los ojos colmillos en la hermosura de la garganta blanca »¹⁰.

⁵ Dans *La soledad del manager* (1976), Montalbán écrit la dédicace suivante : « En cierta ocasión el ahora diputado Solé Barberá me dijo : «A ver cuándo escribes otra novela de “guardias y ladrones” ».

⁶ Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, *Tatuaje*, Barcelona, Planeta, 1999, p.7.

⁷ *Id.*, p.12.

⁸ p.42.

⁹ pp.112, 183.

¹⁰ pp.130, 124.

Ce plaisir visuel semble assouvir – du moins provisoirement – ses pulsions. Ainsi, après avoir longuement contemplé les jambes d'une jeune fille («Pepe metió sus ojos entre las piernas de la chica hasta encontrar el triángulo azulina de la braga»), Carvalho avoue être comblé : «se retiró satisfecho»¹¹.

On trouvera également, dans *Tatuaje*, la misère sexuelle des contemporains de Carvalho. Si la temporalité du récit n'est pas clairement définie, l'action – qui se déroule en Hollande – fait apparaître le décalage entre une société démocratique et la dictature. La liberté sexuelle qui règne à Amsterdam¹² offre ainsi un contraste saisissant par rapport à la censure franquiste. Mais il ne suffit pas, à l'instar des deux immigrés que croise Carvalho, de quitter l'Espagne pour se libérer sexuellement. L'interdit est intériorisé de telle sorte que ces derniers s'autorisent à la limite à *regarder* les prostituées dans leurs vitrines¹³.

Il est notable que disparaissent du roman suivant, *La Soledad del manager* (1976) – écrit après la mort de Franco –, les plaisirs compensatoires des yeux pourtant si présents dans *Tatuaje*.

Dans *Los Mares del Sur* (1979), les yeux occupent à nouveau une place de choix dans la panoplie des plaisirs : « mirándole obsesivamente los senos » ou encore : « contemplar tranquilamente a la muchacha »¹⁴. Chez Carvalho les premiers émois ont été visuels : « Se vio a sí mismo de adolescente, impresionado por las muchachas que papaine »¹⁵. Ce stade (métaphore de l'Espagne ?) a manifestement du mal à être dépassé. Carvalho n'avoue-t-il pas d'ailleurs dans *Asesinato en el Comité Central* (1981), une « fixation adolescente »¹⁶ ?

Dans ce même roman, nous devons attendre un large tiers de l'ouvrage avant de surprendre Carvalho en pleine nostalgie active, jubilant devant la silhouette d'une femme¹⁷.

La peau comme instrument de plaisir

L'interface relationnelle que constitue la peau est chargée des émotions si longtemps refusées. Les exemples ne manquent pas dans *Tatuaje* : « Teresa lanzaba irradiaciones de calor

¹¹ p.174.

¹² Evocation du marché du sexe à Amsterdam et de la vente libre des revues pornos, pp. 96. 142.

¹³ p.75.

¹⁴ Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, *Los Mares del Sur*, Barcelona, Planeta, 1999, pp.19, 47.

¹⁵ p.58.

¹⁶ Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, *Asesinato en el Comité Central*, Barcelona, Planeta, 1998, p.217.

¹⁷ pp.102, 145

y de tacto y una mano de la muchacha se metía como una paloma fría bajo la tela de la camisa de Carvalho »¹⁸.

A plusieurs reprises, la peau déclenche une sorte de déflagration intime en préambule à la jouissance: « La Charo le daba pequeños besos en la hombrera y Carvalho empezó a notar que los besos traspasaban aquella corteza y le provocaban una tormenta sobre toda la superficie de la piel ».

La peau marque d'ailleurs la frontière du récit, car le lecteur ne franchit pas le seuil de cette intimité. L'acte sexuel est ici suggéré à partir de l'évocation de ce plaisir tactile. Au lecteur d'imaginer la suite.

Le plaisir de la liberté d'écrire

On notera que, dans le premier ouvrage cité, il ne saurait être question de décrire une quelconque scène d'amour physique (ce roman a été écrit du vivant de Franco). Dans le second, en revanche, l'exercice d'une sexualité est, à présent, plus souvent décrit de façon croustillante, tout du moins explicite : « Charo le despegó las ropas como si fueran el envoltorio de un regalo precioso y se sentó sobre su pene mientras le frotaba el pecho con una mejilla de siempre sorprendente suavité »¹⁹.

Montalbán décrit également une fellation²⁰, laissant entrevoir son propre plaisir de pouvoir enfin nommer les choses en toute liberté. On peut ainsi lire que Carvalho a une érection (« se despertó con el sexo a media asta y urgencia sexual en los testículos »²¹), qu'il songe à se masturber etc.

Dans *Los Mares del Sur*, l'heure n'est plus à la censure (la remarque vaut également pour *Asesinato en el comité central*). Le sexe a donc droit de cité, exprimé sans faux-semblants. L'acte sexuel, les parties génitales, sont évoqués de façon explicite dès les premières pages, à travers les agissements de jeunes délinquants qui ne se privent pas, s'exprimant dans l'argot *pasota* de l'époque, de donner libre cours à leurs pulsions érotiques.

Les termes tels que *follar*, *cojón*, *pene*, *coño*, etc., semblent apparaître à présent sans retenue sous la plume d'un Montalbán qui, à l'évidence, ne boude pas son plaisir : « Tía estoy follando »[...], « Olía el coche a coño de tía rica »[...], « Metió la mano en el bolsillo derecho

¹⁸ *Tatuaje...*, p. 201

¹⁹ Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, *La soledad del mánager*, Barcelona, Planeta, 1999, p.36.

²⁰ p.125.

²¹ p.139.

[...] y palpó la ganzúa, apoyada sobre el bulto de un cojón » [...], « Vamos a dollar » [...], « Se la puso [la mano] sobre el bulto del pene »²².

Les occurrences de permissivité s'agencent chronologiquement suivant la mutation progressive de la marche de l'Espagne vers la liberté.

De la délectation gourmande

On pourra constater que les plaisirs qui rythment le parcours du détective s'accommodent, peu ou prou, d'un rapport privilégié à la bouche (comme chacun d'entre nous à une certaine époque de notre existence, il éprouve une pulsion récurrente à y porter les choses). Faut-il y voir une recette disponible pour ériger un rempart contre l'ennui, la dictature, puis le désenchantement?

Le soin obsessionnel mis à préparer et à composer ses repas est beaucoup plus raffiné que celui qu'il apporte à la composition de ses plaisirs charnels. Carvalho aime ainsi se rendre au Marché de la *Boquería*, de préférence l'après-midi. Cette étape essentielle (l'achat minutieux de victuailles) lui procure une sensation de bien-être et d'apaisement, sorte de pause bénéfique dans son activité de détective : « [...] el acto de comprar comida tenía por la tarde un respaldo diferente, un ámbito peculiar limitado por un silencio casi total, apenas roto por los ruidos de la oferta y la venta »²³.

La confection d'un canard, occasion de partager ce plaisir avec son voisin et ami Fuster, mais également l'évocation détaillée et énamourée des produits du terroir catalans²⁴ – matière première de sa cuisine –, sont autant de moments jubilatoires que Carvalho affectionne particulièrement.

On notera la présence, au fil du récit, d'un certain nombre de recettes de cuisine qui émaillent celui-ci comme autant de pauses²⁵, à l'instar d'une paella dont la préparation – ponctuée d'expressions valenciennes savoureuses – éveille les papilles gustatives du lecteur²⁶.

La préparation des repas confine, on l'a vu, au rituel quasi-obsessionnel, tant ce plaisir est indissociable de celui de manger.

La délectation, le plaisir de toucher, semblent bien, toutefois, l'emporter au palmarès des plaisirs de Carvalho : « Metió el dedo en la nata de una lionesa y después lo chupó »²⁷. On peut

²² *Los Mares del Sur...*, pp. 7, 8, 9 .

²³ *Tatuaje...*, p.19.

²⁴ *La soledad del mánager...*, pp.132, 133, 163.

²⁵ *Tatuaje...*, pp.23,143.

²⁶ *Los Mares del Sur...*, p.95 et sq.

également lire : « Un plato de riñones es ante todo un placer olfactivo y táctil »²⁸. Ou encore : « Biscuter había terminado de pelar las habas y le ofreció un puñado de las más tiernas. Carvalho las masticó, se llenó la boca de sabor espeso y agradablemente amargo »²⁹.

Véritable gourmet, il n'est pas question pour lui de manger banalement « quelque chose » : « [cualquier cosa] era lo que Carvalho jamás quería comer »³⁰. Il offre d'ailleurs à l'une de ses conquêtes, légèrement anorexique, la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, lecture bien plus recommandable et salubre à ses yeux que les ouvrages marxistes « dévorés » par la jeune femme. Le détective vante également la vertu anti-dépressive de la nourriture, notamment du jambon de Jabugo³¹...

Ce plaisir de manger semble primer le plus souvent sur le plaisir sexuel : « Carvalho sintió el tam-tam erótico. Pero friamente analizó el fatal desenlace que esperaba a su cazuela de arroz si adelantaba los acontecimientos eróticos y postergaba la cena »³².

En la matière, l'initiative revient d'ailleurs à Charo : « Charo supo encontrar el momento justo para dejar de comer y empezar a amar »³³.

Une fois l'oralité comblée (plaisir maximum), Carvalho peut, comme d'autres après avoir assouvi un plaisir sexuel adulte, retrouver l'usage de ses aptitudes (pensée, réflexion, etc.) : « La comida le reconcilió con las ganas de pensar »³⁴.

De la pratique de l'humour et du plaisir qu'il procure

Parmi les nombreuses occurrences humoristiques, sources de plaisir pour le lecteur, on notera, en premier lieu, la présence d'un humour qui confine au consensuel.

Ainsi, dans *Tatuaje*, l'évocation délirante du contenu sexuel des tatouages, autorise de plain-pied l'étalage d'une croustillante galerie de portraits :

Llevaba un tatuaje que le ocupaba todo el pecho con un árbol frondoso en el que los frutos habían sido sustituidos por cuerpos de mujer. [...] Un adolescente enseñaba los culos, en los que don Evaristo había grabado : *Por aquí sólo se sale, no se entra*. Don Evaristo lamentó una vez más no haber fotografiado el sexo tatuado de un descuidero famoso. Con el prepucio normal reproducía un gato. Cuando el prepucio retrocedía aparecía un ratoncito en el glande³⁵.

²⁷ *Tatuaje...*, p.11.

²⁸ p.16.

²⁹ *La soledad del mánager...*, p.152.

³⁰ *Tatuaje...*, p.150.

³¹ *Los Mares del Sur...*, p.15.

³² *Tatuaje...*, p.144.

³³ *Ibid.*

³⁴ p.118.

Il s'agit là d'un humour aisément repérable, d'accès facile, pilier de la farce populaire et qui remporte l'adhésion du plus grand nombre.

Bromuro, personnage récurrent, agit également en tant que repère du plaisir humoristique. Lorsque Montalbán le convoque, la position caricaturale du cireur de chaussures sert d'attrait pour le plus grand nombre et d'exutoire fantasmatique à une part de la culture espagnole.

Nous pouvons, par ailleurs, observer un autre type d'humour décalé, opérant parfois d'un registre à un autre. Ce décalage crée l'insolite. Les décalages et dénivelllements qu'effectue Montalbán ne sont pas aisément décryptables. L'humour agit par surprise. L'implicite est rarement décodé. Ainsi, dans *Los Mares del Sur*, Carvalho rend-il compte à l'un des personnages de « l'activité professionnelle » de Charo (prostituée à son compte, officiant chez elle) : « Trabaja en casa por su cuenta. Exactamente igual que su mujer »³⁶. Comme si de rien n'était...

Dans le même roman, Carvalho demande à un agent de la CIA (qu'il retrouve pour les besoins de son enquête) s'il a pu mener à bien son projet de création d'un groupe homosexuel de la CIA³⁷ (ce qui constitue, pour le moins, une certaine ouverture d'esprit de la part des membres de cette institution...).

Le plaisir jubilatoire éprouvé par le lecteur prend sa source dans ce perpétuel décalage entre des registres de langue, des signifiants, des discours, radicalement opposés qui se rencontrent ici, créant un effet de surprise. Ce télescopage est particulièrement fréquent. On notera, par exemple, la description du Tribunal International de la Haye devant lequel un animal (« con bastantes intestinos ») a malencontreusement déféqué, entachant quelque peu le caractère solennel de l'édifice³⁸.

L'effet de surprise fonctionne également lorsque le lecteur apprend que Julio, le mystérieux tatoué amateur de femmes dont on imagine aisément la destinée aventureuse, se consacrait, en fait, à l'importation de fromage de Hollande : « –¿ No sabe usted a qué se dedica Julio ? –Importación de queso de bola »³⁹. Notons l'impact de l'expression espagnole « queso de bola », dont connotation relative à certains attributs ne peut échapper au lecteur.

Dans *La soledad del mánager*, un portier lit *La realidad y el deseo* de Cernuda. Carvalho, surpris, s'interroge : « Oye, ese portero. El bedel. ¿Exigís la licenciatura en Filosofía y Letras

³⁵ *Tatuaje...*, p. 30.

³⁶ p.41.

³⁷ p.67.

³⁸ p.84.

³⁹ p.149.

para ser bedel ? »⁴⁰. Dans la même veine d'humour, l'avocat de la veuve du chef d'entreprise retrouvé mort – une petite culotte dans la poche de sa veste – s'évertue à démontrer que le vêtement en question n'avait jamais servi. Le ton grave et institutionnel de l'avocat provoque d'autant plus le rire que son objet d'investigation est trivial :

La señora de Jaumá, de soltera Hajar, me hizo un extraño encargo. Averiguar si las bragas encontradas en el bolsillo del malogrado Antonio estaban usadas o sin usar. Usted comprenderá que no me dedico habitualmente a estos menesteres, pero a título excepcional, por pedírmelo Concha, por tratarse de algo relacionado con mi gran amigo Jaumá, he movido peones amistades. En fin. Estoy en condiciones de responderle. Eran bragas sin usar⁴¹.

Nombreuses sont les occurrences de ce type d'humour qui fait mouche par l'effet de surprise produit. Ainsi, face à un peintre snob et narcissique évoquant les problèmes d'ego des artistes, Carvalho fait observer que les bouchers connaissent les mêmes affres⁴². Se moquant de tel chef d'entreprise obsédé par sa ligne, il exige sur le champ des œufs frits avec du chorizo⁴³. On peut citer également Adela Vilardrell, exquise jeune femme de la haute bourgeoisie, pianiste à ses heures, aux mains d'une finesse extrême que Carvalho imagine en train de saisir un pénis comme s'il s'agissait de *La Flûte enchantée* de Mozart⁴⁴.

Dans un registre plus nettement parodique, on ne manquera pas de mentionner la représentation d'un extrait du *Cid* en valencien par deux comparses interprétant un improbable « Cycle théâtral valencien ». Le dialogue dégénère assez vite :

*-Yo soy el Cid sobre Babieca, y un moro, al que debes imaginarte, exclama :
Moro : Che, collons, lo Cid !
Otro Moro : Che, la puta !
Primer Moro : la puta, no, la Ximena⁴⁵.*

Dans ses romans, Montalbán navigue ainsi à vue entre satire et dérision, optant pour une démarche originale où les personnages s'entrechoquent dans une danse vibrante, tels des pantins dont les fils échapperaient parfois au contrôle de leur maître, pour être alors le jouet de ses propres pulsions.

L'auteur, en sa qualité de funambule, semble également étiré entre deux pôles opposés : s'adonner aux plaisirs de la liberté ou s'abîmer dans les affres du plaisir que l'on éprouve à l'espérer. Par rapport à la période, il y a une jubilation à montrer la difficulté à vivre sous la

⁴⁰ *La soledad del mánager...*, p. 53.

⁴¹ p.60.

⁴² *Los Mares del Sur...*, p.38.

⁴³ pp.51, 52.

⁴⁴ p.83.

dictature. Pour échapper à l'ennui on s'agite, on se surprend et on tourne tout ou presque en dérision.

Dans la construction des phrases, on peut observer quasi systématiquement une première partie contenant une information souvent ordinaire qui va être complétée par une deuxième information décalée qui provoque l'humour. Une sorte de complémentation déviée par l'intermédiaire d'un implicite qui se désavoue à la fin. Tel est le cas de la description de Vilaseca, le cinéaste de *La soledad del mánager* :

[...] Una cazadora ex-militar sin duda reliquia de algún héroe de Sierra Maestra, pantalones tejanos diríase que previamente arrastrados por un vertedero de basuras y luego planchados con una apisonadora, un macuto caquí de recluta de la posguerra y botas de soldado oscurecidas sagazmente con grasa de caballo flaco⁴⁶.

On note que le premier élément de la description subit dans la complémentation suivante un traitement péjoratif, ce qui a pour conséquence de mettre en relief l'humour de la dérision et d'ériger en système la position satirique de l'auteur.

Chaque évocation d'un événement est une histoire à elle seule qui contient parfois un schéma narratif complet, ce qui a pour effet de rendre la lecture attractive, de susciter l'intérêt, et, par tant, un certain plaisir du lecteur (et de l'auteur). A titre d'exemple, on pourra citer la description du bureau d'Argemí, un chef d'entreprise, dans *La soledad del mánager* :

Rosas las paredes forradas de raso, blanco el techo levemente estucado y pendiente del cuadrado de una lámpara cenital de cristal grabado con el vuelo de unos pájaros opacos. También grabado el cristal que respaldaba un mueble bar al que sólo faltaba la presencia de Ella Rames con los hombros desnudos y los ojos vaselinados ofreciendo un martini al oficial de la RAF a punto de partir para morir en el bombardeo de Dresde. O tal vez encajaría mejor Gene Tierney ofreciendo un manhattan y pidiendo la protección del oficial de la Navy a punto de irse a la conquista de Alemania y volver con el mundo entero bajo el brazo, como si lo hubiera ganado en una barraca de feria⁴⁷.

Au cours de ces descriptions s'entrechoquent et se répondent multitude de références et de connotations constituant également une fenêtre ouverte sur l'art jubilatoire de l'univers de Montalbán. Ascension progressive vers un appétit que partagent ses lecteurs avec délectation pour une fantasmagorie riche, peuplée, mirifique et foisonnante. On voit s'articuler les connivences politico-culturelles qui relie de façon organique l'auteur à ses lecteurs.

⁴⁵ p.104.

⁴⁶ *La soledad del mánager...*, p.75.

⁴⁷ p.80.

Ce voyage en compagnie de Carvalho, dévoile ainsi un univers parsemé de plaisirs multiples aux facettes et aux facéties tour à tour retenues ou débridées. Plaisirs contenus, sublimés, alors que la société, marquée par le sceau du tyran, survit, compose et gère comme elle peut le poids du joug qui l'opprime, et l'infantilisme qui la fige. Plaisirs débridés, réincarnés, alors que sonne le tocsin du monstrueux château de cartes qui organisa quarante années insensées de fêrle moyenâgeuse.

Mais on découvre également le plaisir d'un homme – Vázquez Montalbán –, résistant et apôtre du partage. Pour combattre l'ennui, il offre à ses lecteurs sa propre version du détective dont les enquêtes ne sont que prétexte à exhiber un mode de vie délibérément captivant.

Exilé dans son propre pays, cultivant dérision, paroxysme et esthétique jubilatoire de l'oralité, Carvalho mange la littérature quand il ne la brûle pas (pour mieux profiter des plaisirs qu'elle lui a procuré ?) et consacre sa vie amoureuse à une prostituée.

Notre propos a été d'ouvrir vers des questionnements plus approfondis quant aux relations qu'entretiennent plaisirs et culture dans un registre propice aux engouements, aux identifications, par le biais d'un héros qui mène ses enquêtes à la régalaide.

Il est ici question du plaisir et de sa médiatisation efficace, mis en mot par un auteur qui le goûte et le fait goûter.